

Souvenirs 1914-19  
du 04 mai 1917 au 17 mars 1918

Tout autour du PS cela tombe dru comme grêle. Pendant cette heure angoissante combien de choses nous passent par la tête. Des hommes pris par le tir passent en trombe devant le poste cherchant un abri. Ils ont les yeux hagards et sont à bout de souffle. Certains sont têtes nues, tenant l'un un fusil, l'autre un outil. Ils courent sans même savoir où ils vont.

Il y avait du génie qui faisait un boyau aux environs des lignes. Les hommes se sont trouvés pris dans cette fournaise et sont filés à toute vitesse. À peine entrés au PS que 3 ou quatre se trouvent mal manquant de respiration, ayant donné toutes leurs forces pour échapper à l'enfer de mitraille. Q.q. uns sont légèrement blessés, d'autres sont sourds. Ils sont noirs de terre. C'est terrible de voir cela et pendant ce temps l'avalanche d'obus continue. J'ai un moment de cafard. Pour un peu je pleurerai. Je suis vanné, je m'assieds à terre, au hasard, et m'assoupi malgré le bruit.

Vers les huit heures accalmie. Le bruit cesse, les coups s'espacent. La nuit vient, elle vient plus d'ailleurs avec la fumée épaisse qui règne partout. On ne voit rien à dix pas devant soi. Nous profitons de cette accalmie pour filer à notre sape de la route 44, où nous arrivons sans encombre au poste de S.

On est soulagé de ne plus entendre ce roulement formidable. Je me repose q.q. moments seulement car les équipes se succèdent sans arrêt. La nuit est tout à fait venue. Il fait un beau clair de lune. Les fusées éclairent le terrain. En revenant d'un voyage nous entendons passer au-dessus de nos têtes des obus à gaz. Ils vont tomber en avant de nous. On prépare les masques en cas d'alerte. Jusqu'à la route 44 où sont nos abris cela va bien. Je suis en tête au moment de descendre le blessé dans le gourbi du médecin, je sens l'odeur des gaz. Je recule vivement en toussant. Je m'empresse de mettre mon masque. Le blessé est lui aussi pris de nausées. Je lui mets son masque en vitesse.

Cette fois-ci ce ne sont pas des lacrymogènes, ce sont des gaz asphyxiants. La bouffée que j'ai prise me fait saigner du nez, cela coule dans mon masque mais ça ne dure pas et malgré la fatigue et l'essoufflement du voyage je respire assez bien.

Nous faisons enlever notre blessé. Je reste ainsi une ½ heure dans la nappe de gaz, puis le service terminé et en attendant mon tour de marcher je me réfugie dans une sape du boyau. Là l'air est respirable. J'ai enlevé mon masque. Quel soulagement de pouvoir respirer librement le bon air. Après un moment il nous faut retourner au village où l'on est toujours salué. (J'ai vu hier pendant le tir de barrage un crapouilloteur à moitié ivre traverser la zone du barrage sans même être blessé). Toute la nuit nous marchons. Le jour vient.

Suite du 4 mai 1917

Le poste de secours se trouve dans une maison en ruine dont la principale pièce à peu près potable sert d'infirmerie.

Cette pièce a été consolidée avec des poutres du mieux possible. Malgré tout on y aperçoit le jour à certains endroits. Plusieurs obus ont déjà éclaté dessus sans trop entamer. C'est moche. Et dans cette pièce grande comme un mouchoir de poche on se retourne à vingt ou trente là-dedans, jamais moins plutôt plus. Une odeur fade de sang, de médicaments, de sueur vous prend aux narines lorsque l'on entre.

Nous faisons q.q. voyages sans encombre. Il faut profiter des accalmies entre deux tirs de barrage. Ce qui n'empêche pas d'être salué à chaque fois. Il faut faire vite. À 7 heures du soir nous partons pour La Neuville. Une fumée règne partout vers les lignes. Nous traversons le Canal. À ce moment nous apercevons fusées sur fusées qui s'élèvent. Aussitôt des deux côtés un tir d'artillerie violent se déclenche. Ça tombe à droite, à gauche sans arrêt. Nous traversons le tir de barrage sans écoper. Mais en grande vitesse nous arrivons au Poste de secours, essoufflés, en sueur, à bout de souffle. Jamais je n'ai vu un tir aussi violent. 210, 150, 105 tous les calibres y sont représentés. Pendant une heure entière le tir ne se ralentit pas une minute.

5 mai 1917. La matinée on continue malgré les barrages à évacuer. Vers les 12 heures le travail est fait. Il reste encore q.q. blessés en ligne, mais il est impossible d'y aller en plein jour. Ce sera pour ce soir. Le soleil darde ses rayons et il fait une chaleur étouffante. Impossible de dormir tellement je suis vanné. La canonnade a presque cessé. Mais le village est toujours arrosé de minute en minute. Des blessés donnent des détails sur l'attaque d'hier. Il paraît que les hommes ont bien marché mais que quantité de travaux étaient encore intacts, aussi les Boches attendaient avec grenades et mitrailleuses. Quelques éléments de chez nous arrivent à leur but. Il y a eu peu de prisonniers. Il y eu des scènes de carnage écœurantes. Les nôtres murant les Allemands dans leurs sapes. Ils citaient un de chez nous à moitié fou, énervé tirant sur des prisonniers malgré leurs supplications. Par contre on signale un adjudant de chez nous qui blessé dans une tranchée allemande voit un des occupants lui faire son pansement, lui serrer les mains et chacun d'eux regagner leurs lignes respectives.

Mais voilà la nuit et les Allemands se remettent à bombarder. Je fais un dernier voyage au village. On nous annonce la relève. Des pionniers ramènent cinq morts. Peu ont pu être ramenés. Ils sont restés entre les lignes. Les blessés ont pu être évacués. Une heure avant le départ je vais chercher un blessé du 87 à peu de distance de la route 44.

6 mai 1917. A 6 heures du matin les musiciens du 87 viennent nous relever et passons en réserve.

Nous n'allons pas loin, un peu en arrière au Bois allongé. Ce bois entouré de pièces d'artillerie est paraît-il assez souvent bombardé. Nous n'avons pour tout le monde qu'un petit abri. On se tasse là-dedans le plus possible. Pas moyen de s'allonger il faut rester assis. J'espère que l'on ne restera pas longtemps ici le régiment ayant besoin de renforts. Le soleil brille de nouveau. La nuit dernière un violent orage avait rendu en q.q. minutes les boyaux en rivières.

Les feuilles commencent à apparaître. Tout est vert autour de nous. Beaucoup d'arbres sont brisés. Enfin on peut déjà mieux respirer, c'est une belle chose. Nous avons passé au travers, aucune perte, c'est un miracle car plus d'une fois j'ai pensé y laisser ma peau. C'est passé n'y pensons plus mais cette attaque restera gravée dans notre mémoire avec celles de sept[embre] [19]14, de Marcheville et Beauséjour. Notre service a bien marché grâce à un médecin major qui a su diriger le service vu que le grand chef n'était pas avec nous et n'a vu « aucun blessé » !! Les notes les plus contradictoires circulent à notre sujet, car nous sommes toujours les hommes tampons et je me souviendrai de certaines idées dictées du fond d'un bon gourbi (voyage par la route du Pont de fer au village de La Neuville) où pendant 5 jours ces Messieurs) n'ont pas sorti. Je suis dégouté d'avoir vu toutes ces choses. Je me demande comment on peut faire tenir autant de monde. Enfin ! Il faut s'exécuter.

7 mai 1917. J'ai assez bien reposé cette nuit, à 3 heures je prends le planton aux gaz, à 5 heures on vient chercher 3 équipes et on les envoie à La Neuville pour aider au transport des blessés du 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> qui est resté en ligne et que les musiciens du 87 ne veulent pas transporter.

Ils en ont enlevé deux et ont cessé leurs transports. Naturellement il y a toujours confusion et ça nage comme l'habitude. Une erreur fait demander 2 nouvelles équipes, je suis du lot. Pas moyen d'attendre la soupe qui doit arriver dans une ½ heure. Ici les grands chefs du fond de leurs gourbis sont toujours affolés. Nous voilà partis. Je croyais pourtant bien ne pas retourner dans ce maudit coin. Nous passons près des Batteries qui ont pas mal dégustées hier après-midi. On enfile le boyau d'Esternay à la route 44. On file vite car des « gros » éclatent de tous côtés et les éclats arrivent en quantité. Nous arrivons à notre ancienne sape occupée par le PS du 87. Nos 3 équipes sont installées plus loin dans le boyau dans une sape inachevée. On se tient assis et serré sur les marches. Il y avait eu erreur pour les 2 équipes supplémentaires.

A 11 heures on nous apporte la soupe. Le soir une autre équipe vient en relever une et apporte la soupe du soir. Légumes froids et lard pas cuit.

8 mai 1917. La matinée se passe assez bien. Chaque équipe fait un voyage. À 3 heures la préparation d'artillerie commence à donner. Les Boches répondent peu. Le 87 et le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> de chez nous vont attaquer.

A l'heure dite on entend dans le bruit du canon le crépitement des mitrailleuses. Cela dure un bon moment. Les Boches font leur barrage. Il ne fait pas bon dehors.

Dans notre petite sape personne ne s'en fait. On discute sur des choses du temps de paix pour ne pas trop penser aux moments que nous passons. Des prisonniers passent dans le boyau. Les tuyaux commencent à circuler. La réalité est que comme toujours il y a eu un dur. Les blessés commencent à rappliquer. Ils ont chaud car les obus rappliquent surtout à La Neuville. Ce soir nous profitons d'une accalmie et nous partons au village. Le gabionnage est amoché, on file rapidement sur les débris et nous arrivons sans encombre au PS. Il nous faut attendre. Les blessés vont seulement arriver avec la nuit, le jour il était impossible de les amener vu le bombardement et les Boches étant en haut de la crête. Le major lui-même part avec une équipe chercher le commandant du 87 resté dans un trou d'obus. Une heure après il est de retour avec le blessé. Il est pansé et notre équipe l'emmène. Ça tombe à droite et à gauche. On traverse le marais et le Canal sans anicroches. À ce moment un obus éclatant assez près, un éclat vient frapper violemment le brancard près de la tête du blessé. Il nous remercie du transport. Les hommes de son B<sup>on</sup> le regrettent, car il était bon pour eux. Nous allons à notre sape et mangeons notre soupe froide. Pour comble on vient nous vider de la sape pour y mettre du 87 en réserve.

Où aller ? Les abris non occupés sont rares. Nous retournons à notre ancienne sape de la route 44. On y trouve q.q. places sur les marches. Mais voilà que des blessés arrivent nombreux. Il y a encombrement au Poste de Secours du village de La Neuville et comme leur service n'est pas des mieux agencé il demande du renfort aux divisionnaires et nous réquisitionne. Nous réclamons sans succès. Le jour où le régiment attaquait personne n'est venu nous aider. Nous venons de marcher 6 jours et il faudrait encore marcher pour les autres.

Naturellement la force du galon à raison de nous. En douce nous filons dans un autre boyau où nous trouvons un petit coin et nous restons jusqu'au matin et nous relayant équipe par équipe nous allons au village chercher les blessés. Je me demande ce qu'il en résultera par la suite. La nuit est passée au transport.

8 mai 1917. A 6 heures relève. Nous donnons des tuyaux aux camarades afin qu'ils ne se fassent pas prendre au piège. Nous regagnons le bois allongé. Je me couche jusqu'au soir.

9 mai 1917. J'ai bien dormi. Il paraît que les Boches ont marmité de très près. Je n'ai rien entendu. À 2 H du matin debout à 3 heures départ. Nous revenons par la Tuilerie

et arrivons aux Carrières où nous reprenons les mêmes emplacements que la dernière fois. À 8 heures du matin on vient nous annoncer que le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> n'étant pas relevé il faut 2 équipes pour remplacer celles qui y sont. J'en suis naturellement car je ne suis pas de l'équipe veinarde.

Nous mangeons la soupe avant de partir. Puis nous reprenons le chemin des lignes. Vers la Tuilerie une attaque de chez nous se déclenche. Nous sommes au beau milieu des pièces qui font un tintamarre formidable. Nous faisons une bonne pause en attendant que cela se calme, car nous ne savons pas si c'est dans notre secteur.

On apprend que c'est plus à droite. Nous continuons notre route et arrivons à la sape de la route 44. L'autre équipe part à La Neuville.

L'après-midi se passe sans aucun blessé. Un peu de bombardements dans nos parages. Le village déguste toujours. Le terrain n'est pas reconnaissable et change de formes toutes les heures. À 4 heures du matin le B<sup>on</sup> est relevé.

10 mai 1917. A 5 heures nous partons pour les Carrières, il n'y a pas eu de blessé couché, c'est une chance. On quitte ce coin sans regret. C'était un cauchemar pour tout le monde. Un grand calme règne pour le moment. Dans le bois nous faisons une bonne pause. Le temps est superbe. La nature s'embellit. Il ferait bon à venir loger par ici

Je rentre et me couche aussitôt car je n'ai guère dormi la nuit dernière. Après la soupe je vais faire le lézard au soleil. Puis je fais bouillir mon linge. Du lavoir on aperçoit le fort de Brimont comme si on y était. C'est étonnant que les Allemands ne tirent pas. Vers le soir, ils nous sonnent d'assez près aussi tout le monde rentre en vitesse comme des lapins dans leurs terriers. Le temps est orageux. On annonce pour demain un départ de permes.

11 mai 1917. Je fais la sieste sous les sapins qui bordent l'entrée de la carrière. Ça semble bon car à l'intérieur il fait une fraîcheur du diable et comme soleil la lumière électrique. Un renfort du Sous dépôt arrive.

12 mai 1917. Toujours beau temps. Les permissionnaires sont partis ce matin avec plaisir. Ce soir les C<sup>ies</sup> remontent en lignes. 3 équipes les accompagnent en cas d'accident.

13 mai 1917. A 3 heures du matin réveil à 4 heures départ. Le sac est q.q. peu allégé. On a ramassé la couverture. Au-dehors la chaleur est étouffante. Un orage monte. Nous voilà parti pour la route 44 à travers

le bois. La pluie commence à tomber. La chaleur fatigue énormément. On fait plusieurs pauses. C'est calme. Nous enfilons le boyau d'Esternay et gagnons sans encombre notre ancienne sape. Vu le peu de place nous allons à 2 équipes loger un peu plus loin dans un gourbi vide. Nous y faisons un grand nettoyage. Ce gourbi n'est pas trop mal. On y voit clair et l'on peut s'y retourner, il y a des couchettes. Seulement l'abri n'est pas excessivement solide. C'est du travail à la française. Il n'y a qu'une seule sortie. Espérons que rien ne viendra boucher l'entrée. J'espère passer un meilleur séjour que le dernier. La journée se passe bien.

A 7 heures du soir nous partons pour aller relever les morts qui restent en lignes et il y en a. Naturellement on part trop tôt car on ne peut circuler que la nuit. On attend au village de La Neuville, à la nuit on part. C'est très calme. Nous allons jusqu'à l'ancienne première ligne française. Le terrain est tout bouleversé. Les boyaux n'existent plus. Pas d'abris ou très peu et encore sont-ils détériorés. L'ouragan de fer a passé ici. Les Boches y ont déversé q.q. chose comme mitraille. Nous prenons un mort. Il pèse un poids du diable et une odeur. On s'y reprend à plusieurs fois pour le mettre sur le brancard. Nous le ramenons à la route 44. Le deuxième voyage

s'effectue dans de bonnes conditions. Ce deuxième mort sent encore plus que le premier. Il se vide en le remuant avec un glou peu odorant. Quel travail, que de nausées. Nous rentrons juste suivi par q.q. marmites. Nous faisons une bonne pause. Les Boches marmitent. Il est vrai que nos 75 ne cessent de les embêter.

Pendant une accalmie nous voilà reparti pour le 3<sup>e</sup> voyage. Au bout de q.q. centaines de mètres les obus arrivent, nous filons. Enfin nous sommes hors de la zone de tir. C'est le village qui prend. Ils savent que tout passe par là. Souvent il faut s'arrêter lorsque les fusées grimpent dans le ciel, et elles sont nombreuses. On reste immobile tant que la lueur éclaire le terrain. Nous allons chercher un zouave resté sur le parapet à une trentaine de mètres de la tranchée. Nous sommes assez près des lignes adverses. J'y vais avec Marcel. On se couche sur le mort dont la puanteur se dégage. Il y a au moins vingt jours qu'il est là. Nous le ramenons dans la tranchée. Là nous le chargeons comme il faut sur le brancard après lui avoir enlevé sac et équipement. Les percutants et fusants arrivent dans les parages. Après une pause dans un abri nous finissons notre travail et en route. Nous ne sommes que trois à porter, le quatrième étant tombé malade après le 2<sup>ème</sup> voyage. La corvée terminée, nous faisons un peu de toilette car sur nos effets nous avons des restants de

pourriture qui nous a coulé sur le dos pendant le transport. On se lave les mains au crésyl. Il est 3 heures du matin lorsque nous regagnons la sape de la route 44. Une odeur fade nous suit et imprègne nos vêtements. On casse la croûte et je me couche, je ne suis pas long à m'endormir.

14 mai 1917. Je me lève à 11 h ½ pour manger. Il fait un temps superbe. On est à peine sécher de la suée de la nuit dernière. Ce soir même travail que la veille et pour les jours suivants il en sera de même.

Vers le 7 heures du soir une attaque se déclenche sur notre gauche et dure un bon moment, à 8 heures en route pour La Neuville et ensuite au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> le chemin est boueux et glissant. De grandes flaques d'eau où l'on patauge à qui mieux mieux. C'est le résultat de l'orage de cette après-midi. Calme relatif. Nous prenons notre 1<sup>er</sup> mort sur le parapet du boyau et gagnons le village. Nous repartons de suite pour notre 2<sup>e</sup> voyage. Cette fois c'est plus loin. Nous allons à l'ancienne 1<sup>ère</sup> ligne allemande. Là aussi gourbis et tranchées ont souffert du bombardement. Nous trouvons un mort dans une sape éboulée. Mais nous avons un mal de chien pour le sortir du trou. Avec notre chargement nous gagnons La Neuville. En chemin nous sommes pris dans un tir de barrage. Heureusement le boyau est étroit. On fait vite. Nous avons un nouvel équipier. IL ne voit guère clair portant des lunettes et avec cela une frousse terrible.

A un moment il s'affole, fait un faux pas et voilà le mort à terre. Nous le rechargeons et on file vivement. Le calme revient. Le deuxième voyage a été plus moche. Nous nous étions avec cela trompés de boyau et pendant dix minutes on tournait sur nous-mêmes avec le chargement. Notre toile dans laquelle était le mort s'était déchirée après un accrochage aux fils barbelés. On perd une courroie et l'autre casse. Enfin la déveine et il reste encore un voyage à faire. Nous retournons à l'ancienne ligne allemande. En chemin à la lueur des fusées nous jetons notre regard dans la plaine afin d'y découvrir un mort si possible. Mais on ne voit rien.

Il nous faut aller jusqu'au bout. Là plus personne pour nous indiquer où il s'en trouve un. Avec Marcel je vais à droite à gauche fouillant, palpant dans les débris de toutes sortes, aux entrées de gourbis effondrés. Rien. Nous revenons un peu en arrière. Peut-être rencontrerons-nous quelqu'un. Nous croisons justement deux hommes d'une C<sup>ie</sup> en lignes. Ils nous indiquent 3 ou 4 morts et nous conduisent où ils se trouvent. À cent pas de là nous trouvons notre affaire. Les 2 premiers sont à moitié enterrés. Un peu plus loin j'en trouve un troisième non enterré. Nous amenons le brancard et le chargeons comme il faut

Nous rentrons au village après avoir bien glissé et tombé dans la boue des boyaux. Q.q. gros obus sont venus éclater assez près. Notre fameux équipier ne savait quoi faire. Il en aurait pleuré et nous suppliait de retourner en arrière. Comme il n'y avait aucun abri, le mieux étant de sortir au plus vite de la zone dangereuse. C'est terrible de marcher avec un copain pareil qui s'affole.

A 3 heures on est de retour à la sape. Je mange un morceau et au lit, et je m'endors comme un bienheureux.

15 mai 1917. Même travail que la veille.

16 mai 1917. Je me lève à 11 heures et mange avec assez d'appétit. La journée est assez calme mais le temps est détestable. Il pleut sans arrêt. Les boyaux vont être beaux ce soir. L'après-midi passe assez vite et à 8 heures en route pour La Neuville.

3 équipes de brancardiers viennent avec nous. À la tombée de la nuit nous partons vers la 3<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup>. Il fait nuit quand nous arrivons aux lignes. On file toujours. C'est bougrement loin. Nous suivons la tranchée de soutien Un s/l<sup>nt</sup> vient conduire 3 équipes. Nous quittons le secteur du rég<sup>nt</sup>. Traversons des éléments du 272

et tombons en 1<sup>ère</sup> ligne près du barrage séparant Français et Allemands. Les fusées sont très près et éclairent le terrain. La tranchée est très étroite. Les veilleurs sont à leurs postes des grenades à portée de la main. Il faut causer bas car on est près de ceux d'en face. Notre mort est sur le parapet. Nous le faisons glisser dans notre brancard et nous voilà en route pour le village. On traverse tranchées et boyaux et finalement on nage avec le mort. Impossible de savoir où l'on est. A la lueur des fusées on n'aperçoit même pas les arbres du Canal. Q.q. poilus du 272 que l'on rencontre ne peuvent nous renseigner. Enfin une chance nous tombons sur une corvée de soupe qui va au village, avec bien du mal, après avoir tombé pas mal de fois et bien juré nous arrivons au port. Sur tout le parcours aucun obus. Personne ne retourne pour le 2<sup>e</sup> voyage. Il fait trop noir et pour nager ça n'a rien d'intéressant. Au petit jour nous prenons nos morts et allons les mener au cimetière de la route 44. Car maintenant il faut les conduire jusqu'au bout, c'est bien sûr parce que l'on est plus fatigué. Ils ont eu une drôle d'idée de relever les divisionnaires et c'est nous qui en subissons les conséquences. Nous rentrons par la route de Cormicy à

l'endroit de notre ancien PS. Il est 4 heures du matin, lorsque nous gagnons le gourbi. Je mange un morceau et me couche.

17 mai 1917. Je me lève à midi pour manger on nous annonce la relève pour ce soir. J'en suis satisfait : on va pouvoir se nettoyer et changer si possible d'effets qui sont imprégnés de l'odeur de pourriture, odeur qui règne également dans l'abri. J'espère que la journée va bien se terminer. À 8 heures du soir je me couche après avoir préparé mon sac. À 9 heures un ordre tout le monde en tenue. Je crois à la relève. Mais non c'est pour aller aux morts. Vraiment on nous charrie un peu. Un jour de relève ça va bien aller pour naviguer dans les boyaux. Enfin malgré tout ce que l'on peut dire il faut y aller. Faisons un voyage et ce sera bien. Nous

attendons 10 heures car les Boches arrosent le secteur. Sitôt l'accalmie nous voilà partis pour La Neuville, puis l'on enfile le boyau central. À peine traversé les marais qu'éclatent des fusants sur notre gauche. Ça n'annonce rien de bon pour notre corvée. La nuit est moins noire que la veille. On continue à filer. Ça tombe à droite et à gauche. À un moment on se planque dans une sape q.q. instants. On entend les mitrailleuses donner. Pour sûr les Boches se doutent de la relève. Nous n'allons pas

trop loin heureusement. Avec mon équipe nous en prenons un sur le bout du boyau. On passe un bon quart d'heure à l'amarrer sur le brancard. Il a fallu le tirer fortement car il était enterré jusqu'aux genoux et pris dans des barbelés. À quatre nous avons tiré dessus et réussi à l'avoir. On rentre à minuit au PS n'ayant rencontré qu'une seule compagnie. Par contre d'autres équipes se sont trouvées embouteillées dans la relève montante et descendante. Nous quittons La Neuville avec l'espoir de n'y pas revenir.

18 mai 1917. À 5 heures du matin debout et on part vers les carrières. Le boyau d'Esternay est fort boueux et l'on fatigue énormément avec tout le barda sur le dos. Aussi on fait de nombreuses pauses. Nous mangeons une bonne soupe dès l'arrivée. Ces messieurs les cuisiniers ont eu cette amabilité. Je vais ensuite prendre un bon bain. Ça remet d'aplomb. Le temps se maintient toute la journée quoique menaçant. Je passe une bonne nuit.

19 mai 1917. Journée de repos. Je termine mon nettoyage et je vais faire le lézard au soleil.

20 mai 1917. Ce matin les Boches bombardent violement les B<sup>ies</sup> du bois de la Tuilerie. Vers midi plusieurs avions français et allemands

se livrent combat. Un de nos avions force un avion ennemi à atterrir. C'était celui qui réglait le tir sur nos batteries. Le calme revient. Je fais ensuite une bonne sieste. Il paraît qu'au 128 il y a eu du chahut. Refus de monter en lignes.

21 mai 1917. Je me lève de bonne heure. Dehors les tuyaux circulent. Il est exact que 2 bataillons du 128 ont refusé de monter en ligne. Ce matin un des 2 à bien voulu venir en réserve près d'ici. Par contre le 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> n'a pas bougé mais partira-t-il ce soir ? Tout cela vient de quoi ? Et de la faute de qui ?

Pas de perme ou très peu. Secteur moche avec des attaques continuelles sur un terrain non déblayé et quantité de copains y laissent leur peau. Cela fait l'effet d'une traînée de poudre. Tous les régiments des environs sont au courant de la chose. Cela va-t-il s'aggraver ?

Dans l'après-midi on entend les mitrailleuses de terre qui tirent sur un avion Boche qui pique droit sur une des « saucisses » qui sont près d'ici q.q. coups de sa mitrailleuse et la « saucisse » flambe. L'observateur a eu le temps de se jeter en parachute. À un moment on craint que le ballon en flamme ne lui tombe dessus. Pendant ce temps l'avion Boche se retourne vers une deuxième « saucisse » et lui fait subir le même sort.

Puis il file sur ses lignes en vitesse. En chemin deux chasseurs essayent de lui barrer la route mais sans succès. Une demi-heure après plusieurs de nos appareils se baladent au-dessus mais trop tard. Ce n'était certainement pas un apprenti et il avait profité des nuages très bas pour s'avancer jusqu'ici. Le soir à la tombée de la nuit un nouvel avion Boche vient essayer d'abattre une troisième « saucisse » mais sans résultat.

22 mai 1917. Le temps est couvert. Il a plu la nuit. On remonte ce soir. C'est la barbe. On assiste au départ des compagnies dont pas mal de poilus ont la tête échauffée et il faut entendre les boniments. Ça ne gaze pas comme il faut. Les poilus en ont marre. Je me couche de bonne heure.

23 mai 1917. À 3 heures du matin debout à 4 heures on part. Le jour se lève. Nous prenons le chemin de la Tuilerie et le boyau d'Esternay Le boyau est boueux et l'on enfonce parfois jusqu'à mi-jambe dans la vase. On arrive crottés comme des barbets. Nous changeons d'abri. Notre nouveau local n'est pas trop mal. Une sape solide avec un petit carré où il y a table et bancs et il y fait clair ce qui est intéressant. La journée s'écoule dans le calme.

Vers les 8 heures du soir, les Boches marmitent des lignes jusqu'à nous. Cet après-midi ils avaient sur une batterie près du village de Cormicy. Le travail du dernier séjour reprend mais on ne fait plus qu'un seul voyage. Il est plus long. Des lignes au cimetière de la route 44.

Notre équipe est de repos ce soir mais ça n'empêche pas que l'on nous envoie chercher un mort dans le marais avec des indications plus ou moins exactes.

24 mai 1917. À 4 heures du matin on se lève pour aller chercher le mort en question. Il fait déjà jour. Enfin, nous réussissons à le trouver. Il est en effet tombé sur le côté des caillebotis dans le marais. Il est complètement dans l'eau. C'est un zouave et il doit y avoir longtemps qu'il est là, aussi quelle prise. Nous le ramenons au cimetière et rentrons au gourbi. La journée est belle et se passe sans incident. La soirée devient houleuse. Comme hier soir. Les Boches remettent ça. Nous partons assez tard. Après la traversée du canal on se fait sonner. Nous ne quittons le PS de La Neuville qu'à onze heures du soir. Le calme est revenu. Nous allons à la 2<sup>ème</sup> Cie qui est en 1<sup>ère</sup> ligne. Les cadavres sont en partie sur la plaine près du boyau ou dans le boyau. Nous chargeons notre mort

et prenons le chemin du village. Tout le long du parcours nous croisons les corvées de soupe qui remontent. Il [faut] voir les poilus se boucher le nez et même certains mettent leur masque tellement l'odeur est agréable à l'odorat. Nous rentrons sans incident jusqu'au cimetière. Il est 3 heures du matin.

25 mai 1917. Je mange de bon appétit. Quelques tuyaux de relève circulent plus ou moins faux les uns les autres. Le soir corvée de morts.

Nous partons tard car les Boches arrosent comme d'habitude. Quelle barbe. Le voyage n'est pas trop dur. Les boyaux étant séchés on marche mieux. Nous rentrons sans incident jusqu'au cimetière mais une rafale de 105 fusants arrive. Nous laissons le mort en panne pour nous mettre à l'abri. L'alerte passée nous achevons notre transport. Nous regagnons notre gourbi. On nous apprend la mort d'un téléphoniste tué près d'ici. C'est à vous déguster de sortir.

Je mange un morceau et vite au lit !

26 mai 1917. Beau temps ce matin. C'est assez calme. Plus de tuyaux de relève. Le soir en route comme à l'habitude. Il nous faut faire 2 voyages. Nous allons au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> avec mon équipe. Nous avons un mort à déterrer. À force d'avoir passé dessus il n'en reste aucune trace. Seule l'odeur dirige nos recherches. Après une demi-heure de travail, nous arrivons à tirer à nous non pas le cadavre mais ce qu'il en reste.

Celui qui avait cru reconnaître ce corps pour celui du 1<sup>er</sup> s'est trompé. En attendant le départ pour l'arrière on nous vide de nos emplacements car le génie reprend ses gourbis. Naturellement si chacun veut se mettre à l'abri il faut se dém... Je vais aux sapeurs où je trouve une place et à 4 heures du matin, en route.

29 mai 1917. Nous prenons la piste et la route La Neuville-Cormicy. C'est toujours sans regret que l'on quitte ces parages de malheur.

Le village de Cormicy est lui aussi bien amoché. Nous prenons la route d'Hermonville et le bois de la Tuilerie. Là la nature reprend ses droits. Nous gagnons le village de Prouilly où on nous loge dans des baraquements bien aménagés et assez propres. Repos pour le restant de la journée.

30 mai 1917. Je fais un peu de toilette. Nous touchons des effets et du linge. Nos instruments sont arrivés. Je vais au village de Prouilly déjeuner avec Aubry que j'ai rencontré au hasard du cantonnement. Je fais un repas épatant qui n'a rien de commun avec celui de la roulante. Il me faut à regret quitter la bonne table car à une heure on a rassemblement. En rejoignant le cantonnement j'assiste à la descente d'une « saucisse » en flamme mitraillée par un avion Boche.

L'observateur descend en parachute. Étude et reprise en main comme disent ces messieurs. Le soir je vais faire un tour à Pévy. On voit que les hommes ont touché le prêt renforcé. Après les mauvais jours le pinard s'écoule avec rapidité.

31 mai 1917. Belle journée il fait même trop chaud. Nous allons faire étude dans un petit bois près du cantonnement. Après la soupe répétition par le chef et concert à 4 heures près du camp. Le Colon a passé la baraque en revue. Il a l'air assez sec mais semble s'occuper sérieusement du poilu. Nous aurons l'occasion de l'apprécier par la suite. Il y a peu de temps qu'il est avec nous. Le soir je vais dire au revoir à Aubry car demain de bonne heure nous quittons les lieux pour filer en arrière. Je me couche assez tard car la chaleur est suffocante dans la baraque. On est là-dedans au moins cent cinquante. Vers onze heures du soir on

entend le ronflement de moteur suivi d'éclatements de 75 puis les mitrailleuses se mettent de la partie. Les projecteurs éclairent le ciel. Un peu plus tard nouvelle alerte ainsi qu'à 2 heures du matin. Cette fois ils lâchent des bombes dans les parages. Pourvu qu'ils ne viennent pas sur le camp. Chacun est prêt à en jouer un air. Le calme revient et nous pouvons achever notre nuit.

1<sup>er</sup> juin 1917. A 3 heures réveil en fanfare par les clairons et tambours. À 4 heures en route en musique. On traverse Prouilly. À la sortie du pays près de la gare on aperçoit q.q. trous de bombes, résultat de la nuit. On traverse ensuite Jonchery, Savigny et Faverolles. On fait défiler le B<sup>on</sup> qui y loge. La marche n'a pas été trop dure et la chaleur n'était pas trop forte. Il paraît que demain c'est la bourre. En attendant je fais une toilette et l'on déjeune sur l'herbe. On respire tout de même mieux qu'à La Neuville et l'on commence à revoir des pays civilisés. Nous n'avons que q.q. heures à dormir aussi au lieu de coucher sur la paille plus ou moins propre nous couchons dehors sur l'herbe. On y est très bien.

2 juin 1917. À minuit réveil. On sert le jus et à 1 heure départ. Il ne fait pas froid du tout. On traverse Nomény puis Lhéry et Romigny. La route ne fait que monter et descendre. Le jour commence à pointer. On aperçoit encore les fusées du front. Puis Jonquery où nous avons logé, le château de Cuisles et l'on suit la vallée laissant à notre droite le village de Chatillon-sur-Marne dominé par la statue du pape Urbain.

On passe près du prieuré de Port-à-Binson. Avant d'entrée dans Port-à-Binson on fait la grande halte sur le bord de la Marne. La roulante nous amène

le repas. Jusqu'alors nous n'avons pas souffert de la chaleur mais voilà le soleil qui monte.

On traverse le village. Pause à Mareuil. Défilé du régiment devant le général de D<sup>on</sup>. On continue ensuite sous une route bordée d'arbres où l'on est à l'ombre. À Troissy une nuée de gamins nous apportent des fleurs. Le régiment défile en musique. Enfin nous [manque un mot] au cantonnement. Il nous faut procéder à un nettoyage car la paille n'est plus de 1<sup>ère</sup> fraîcheur. Quand on a tué 28 kilomètres et que l'on se tape un nettoyage en arrivant on est toujours content. Enfin on s'installe. On touche de la paille fraîche et chacun se confectionne une bonne paillasse. Je fais un brin de toilette et fais un somme en attendant la soupe.

3 juin 1917. Je me lève de bonne heure ayant passé une excellente nuit. Je fais ma toilette. Le temps est superbe. Ce petit bourg à l'air très bien. Rues très larges et propres. Les habitants du moins dans notre coin sont très aimables et nous rendent de menus services. Je crois que nous passerons un bon séjour. Nous avons repos toute la journée sauf concert le soir.

4-5-6 juin 1917. Nous passons ces 3 jours agréablement pas de corvées. Concert le soir à l'hôpital ou sur la place.

7 juin 1917. Réveil à 2<sup>h</sup> du matin on part vers Port-à-Binson on monte la grande côte qui mène vers Saint-Martin-d'Ablois. Le soleil commence à chauffer. Défilé du rég<sup>t</sup> à l'étape et concert, gentil pays, avec sa halle couverte sur la place.

8 juin 1917. Etape de 15 k<sup>o</sup> cantonnement à Soulières petit village sans importance. Le soir je vais à Loisy manger avec le cousin Tourneur que j'ai rencontré le matin par hasard. La nuit un orage assez violent se déclenche.

9 juin 1917. Réveil à 3 heures. Départ à 5 heures. Le temps est assez frais. Une petite pluie fine tombe pendant q.q. instants. À l'entrée du Bourg de Vertus nous faisons une longue pause. Il y a remise de décorations. Comme l'attente se prolonge on nous fait jouer q.q. morceaux pour faire passer le temps. À 9 heures seulement nous entrons dans le village. Défilé du rég<sup>t</sup> et conduite du drapeau au logement du colonel. Nous sommes logés dans un grenier très propre. On fait un brin de toilette et l'on va faire un petit tour dans le pays. C'est un gros bourg qui rappelle la petite ville de province. C'est très propre. Une vieille église, une porte ancienne à une des entrées du bourg, des promenades. Ici on peut se ravitailler en tout. Après midi concert sur la promenade.

Dimanche 10 juin 1917. Après ma toilette je vais lire le journal à l'ombre des arbres de l'avenue, car le soleil commence à se faire sentir. Concert l'après-midi sur la place. Beaucoup de monde. En fin de concert nous jouons les hymnes Belge et Anglais. Un vieux me demande si c'est l'internationale que l'on vient de jouer ! Pas de retraite. Je me couche de bonne heure.

11 juin 1917. Réveil à 2 heures et en route nous traversons Trécon, Vigneux, Marly, et enfin Bussy-Lettrée.

On arrive vanné. Ça fait au moins 20 kilomètres quelle suée ! Aussi la musique ne fait pas grand bruit. On laisse tomber. Village très propre. Il n'y a pour ainsi dire qu'une seule rue qui a au moins 1 kilomètre de long. Je fais un somme avant la soupe et je mange de bon appétit. Le temps tourne à l'orage et la pluie se met à tomber. Je remets cela pour le roupillon jusqu'à la soupe du soir. Après la soupe je vais me nettoyer au ruisseau.

12 juin 1917. Réveil 4<sup>h</sup>30 et l'on part peu après.

Il y a du brouillard. On nage q.q. peu et on fait même demi-tour et de ce fait nous sommes à la traîne. Nous avons quitté la région des vignobles et l'on rapproche la Champagne pouilleuse. Beaucoup de petits bosquets de sapins et des landes incultes. Une grande quantité de terres sont en friches. La marche est assez monotone. La contrée est moins riante que ces jours derniers. Nous traversons Fontaine-sur-Cooles puis Vésigneul-sur-Cooles et Faux-sur-Cooles où nous cantonnons. Village peu important traversé par le ruisseau la Coole. Le temps menace l'orage. Je me couche assez tard car dans le grenier il y fait une chaleur étouffante.

12 juin 1917. Réveil 3 heures départ à 4 h. La marche ne sera pas longue parait-il. 10 k<sup>o</sup> environ

La chaleur ne se fait sentir qu'à l'arrivée. Au village de Songy nous faisons défilé le rég<sup>t</sup> devant le général puis à l'entrée du village de Ablancourt où nous cantonnons. La C<sup>ie</sup> HR entière est logée dans une vaste grange. Nous avons repos pour le restant de la journée. Petit village. La Marne et le canal y passe. L'après-midi je vais faire un tour le long de l'eau. À quatre heures baignade autorisée. Dans la soirée formidable orage avec grêle.

14 juin 1917. Repos. Petite répétition le matin et concert l'après-midi près du canal.

15 juin 1917. Départ à 4 heures du matin. Le temps est au beau et dès les premiers rayons du soleil ça chauffe dur. Nous cantonnons à Merlaut village assez important. Nous donnons concert sur la place. Le maire nous offre un coup de vin gris, pas mauvais du tout. Mais un seul verre car le chef a peur que cela nous fasse mal. Le soir petite promenade autour du pays et baignade dans la petite rivière qui passe près du village.

16 juin 1917. Départ à 4 heures. Nous traversons Outrepont puis Heiltz-l'Evêque en musique ainsi que Jussecourt Heiltz-le-Maurupt qui n'a pas été reconstruit à part q.q. bâtiments. Nous contourrons à Villers-le-Sec. Pas de concert et repos.

17 juin 1917. À 4 heures départ. Dernière étape. On traverse Rancourt puis Revigny en musique

et l'on arrive à Laimont distant de 5 k<sup>o</sup> de Revigny village important dont une grande partie a été brûlée à la bataille de la Marne. Nous avons une grange comme cantonnement mais c'est propre. Il parait que l'on doit y rester q.q. temps. Départ de permissionnaires. Temps superbe trop chaud.

18 et 19 juin 1917. Repos complet sauf concert les après-midi. La chaleur est incommodante. On nous laisse tranquille.

Du 20 juin au 23 juin. Repos, concerts. Nous allons au village de Fontenoy où loge un bataillon, après le concert on nous offre de la bière.

24 juin 1917. Repos. Le théâtre du régiment donne une séance dans une grange. Nous avons formé un orchestre symphonique et cela distrait un peu. La séance avait été précédée d'une cavalcade imitant les poilus.

Jusqu'au 29 juin 1917. Repos complet. On est tranquille et ma foi ça va très bien. Concerts théâtre. Entre temps on assiste à la remise de la fourragère au 272<sup>e</sup>.

30 juin 1917. Divers tuyaux circulent. Nous devons partir ce matin pour soi-disant Laheycourt. Contre ordre. Nous devons encore rester q.q. jours. Dans l'après-midi nouvelle alerte, nous partons dans la soirée. On se prépare, on touche des vivres. A 7 heures du soir on quitte Laimont pour direction Verdun où ça chauffe en ce moment. Nous prenons les autos. Traversée de Bar-le-Duc où les femmes nous offrent des fleurs, des bonbons, du chocolat. La nuit vient vite. On passe près de

Lemmes. Le temps se rafraichit. Il pleut q.q. peu. Nous débarquons près de Rampont. On entend plus distinctement le canon. On fait la pause près de deux heures dans le bas-côté de la

route et chacun tâche de dormir. Vers 4 heures du matin on nous emmène dans un camp (Béthelainville). Nous faisons du jus et l'on se couche.

31 juin 1917. On se lève à onze heures et l'on prépare la croûte. On épluche des p. de terre que nous avons transportées de Laimont. On est bien content de les retrouver. Je mange de bon appétit.

Temps pluvieux. Le terrain est accidenté. Il y a de nombreuses baraques. Cela rappelle la Somme et ça sent l'approche du front. On parle de monter à Avocourt ou côte 304, on verra ça par la suite. J'espère que le départ des permissions du 3 juillet ne sera pas suspendu car j'en suis.

1<sup>er</sup> juillet 1917. Repos et nettoyage.

2 juillet 1917. Les tuyaux circulent, l'attaque s'est calmée. Peut-être ne monterons nous pas. Revue du colonel. Je vais le soir passer une heure au foyer du soldat qui se trouve dans le camp.

3 juillet 1917. A 7h<sup>1/2</sup> devant le camp remise de croix de guerre, speech du colonel pour le moral du rég<sup>t</sup>. Ensuite dégradation d'un soldat. Nous faisons défiler le régiment. Après la soupe on annonce le départ pour ce soir. On gagne le front. Le rég<sup>t</sup> sera en réserve pour des travaux. Du départ en perme on en cause plus il faut attendre q.q. jours. À 7 heures du soir en tenue puis c'est reculé d'une heure.

A 8 heures du soir c'est pour de bon. Il fait encore chaud et une poussière du diable. Nous passons Dombasle en ruines puis on gagne Vignéville près de Béthelainville, q.q. obus arrivent assez près et saluent notre arrivée dans le secteur. Nous logeons au flanc d'un coteau dans des abris très bien aménagés, avec couchettes. C'est un peu humide mais on peut dormir en toute sécurité. Il y a 46 marches à descendre. Tout correspond ensemble.

4 juillet 1917 Je me lève assez tard et vais faire un tour au hameau de Vignéville bien amoché. De la crête l'on aperçoit toute la ligne de crêtes où l'on s'est tant disputé la possession du terrain, de Montfaucon à Verdun. C'est assez calme. Un peu de marmitage. Le temps est superbe.

5 juillet 1917. Rien de nouveau. La journée se passe tranquillement. Je vais faire un tour aux cerises. Dans la soirée on nous annonce que l'on doit repartir en arrière, cette nuit même.

6 juillet 1917. A 3 heures du matin debout et à 4 h en route. On revient par Dombasle puis Souhesmes. Nous logeons dans un baraquement de prisonniers (spécialité) au-dehors du village. On fait sa toilette. Nous avons repos toute la journée. Rien de nouveau pour les permes.

7 juillet 1917. Le régiment doit remonter sous peu pour attaquer à la côte 304. Le temps est au beau. On fait concert l'après-midi au village. On nous annonce le départ des permissionnaires. J'en suis bien content.

8 juillet 1917. A 4 heures du matin je défile pour 7 jours de perme avec plaisir. Nous allons prendre le train à Fleury-sur-Aire, 12 kilomètres à s'envoyer. On embarque presque aussitôt pour Revigny. Le train marche avec une lenteur désespérante. On arrive à 1 heure de l'après-midi à Revigny et l'on attend jusqu'à 7 heures du soir pour embarquer, puis l'on file sur Paris. Arrêt à Vaires-Torcy et de là dirigés sur Orry-la-Ville. Long stationnement et j'arrive à Beauvais à 4 heures ½ je saute la barrière et file vers la maison.

Bonne permission trop courte hélas ! C'est avec regrets que je vois arriver le jour du départ.

18 juillet 1917. A 10 h 35 embarquement pour le retour.

19 juillet 1917. A 6 heures du matin j'arrive à Revigny. On nous envoie à Contrisson où se trouve le sous-dépôt en attendant le régiment qui va descendre au repos. Je vois passer le 272 le 128. Repos probable vers Sermaize. Le régiment a attaqué à la côte 304 avec succès et sans trop de casse paraît-il. Nous avons un nouveau colon.

20-21 juillet 1917. J'ai retrouvé Alexandre au sous-dépôt. On est moins seul. Rien à faire, bonne nourriture. On se promène. Le cafard se dissipe un peu.

22 juillet 1917. Belle journée pour ce dimanche.

On assiste à un concert théâtral, avec Marseillaise par les enfants du pays, belle soirée et l'on se promène le long du canal.

23 juillet 1917. A 6 heures du matin on nous embarque pour rejoindre le rég<sup>t</sup>. On prend le train à Revigny pour Blesmes. Mais l'autorité avait oublié que ce train là n'y arrêta pas. Nous allons à Vitry-le-F<sup>ois</sup> [François] où nous attendons une heure pour reprendre un train pour Blesmes. De là on prend la route sous le soleil déjà très chaud. On passe à Heiltz-le-Hutier puis Orconte où se trouve une partie du rég<sup>t</sup>.

Je retrouve tous les camarades en bonne santé et bien contents d'être descendus de 304. Ce soir concert. J'aperçois le nouveau colon il a l'air assez sympathique.

24 juillet 1917. Belle journée, étude, concert départ 25 de permissionnaires.

26 juillet 1917. A 2 h. du matin on part pour une revue devant le général Pétain. Il fait une chaleur étouffante pas une miette d'ombre. On attend plusieurs heures sur le terrain. On effectue plusieurs changements de place ce qui se passe à chaque revue, et dont on ne peut se passer. Puis le temps se couvre. Nous recevons une ondée. À 6 heures le général Pétain est annoncé. Il passe en revue la brigade, remise de décorations, Croix de guerre aux drapeaux de la brigade, fourragère et Marseillaise à grands coups. Nous rentrons à 7 h ½.

27-28 juillet 1917. Rien de nouveaux. Concert.

29-30-31 juillet. Repos sans aucun changement.

2 août 1917. A 4 h ½ réveil et à 5 ½ départ. Naturellement on nous fait attendre jusqu'à 7 heures pour ne pas changer les habitudes.

On embarque en autos. Puis on file vers S<sup>t</sup>-Dizier, Ligny-en-Barrois, Aulnoy où nous avons séjourné. Nous arrivons à Sorcy à 8 K<sup>o</sup> de Commercy. Ce village est important mais triste d'aspect. Il est vrai qu'il pleut et cela ne donne pas bonne impression.

La pluie cesse dans la soirée. Nous donnons concert. Demain ce sera le 87 car les 2 rég<sup>ts</sup> sont dans le village.

Jusqu'au 14 août 1917. Nous restons au repos à Sorcy. Nous y sommes très tranquilles. Tous les 2 jours nous allons faire concert à Void où se trouve la D<sup>ion</sup>. Ce village distant de 3 K<sup>o</sup> de Sorcy est mieux que ce dernier. Pour se distraire on va à la pêche dans la Meuse histoire de passer le temps car on est souvent bredouille. Le temps est orageux et pluvieux. Rien de nouveau pendant ce séjour.

15 août 1917. Départ de Sorcy. Nous allons cantonner à Grimaucourt. La route est longue. Nous passons Laneuville [-au-] Rupt, Ménil-la-H[orgne], Saulx [-en-] Barrois, S[ain]t-Aubin, Domrémy, Ernecourt, Cousances et enfin Grimaucourt. On fait la grande halte avant le village de Cousances-au-Bois. Cela repose un peu les pieds. La soupe mangée on repart pour arriver au terme de l'étape. Nous avons un cantonnement assez propre. Le village est peu important 200 habitants. Il se trouve encaissé entre 2 collines, une seule rue et en 5 minutes la traversée est faite. Je me couche de bonne heure car on ne sait si on est ici pour longtemps, aucun tuyau.

16 et 17 août 1917. Rien de nouveau. Je fais un tour aux environs du village. Quoique assez près des lignes il n'a jamais été bombardé. Au concert du soir on nous annonce le départ pour demain.

18 août 1917. Les voitures partent de bon matin. À 2 heures de l'après-midi nous embarquons en autos et en route pour Passavant [-en-Argonne]. Village que nous avons traversé et séjourné en 1915 en revenant de l'Argonne.

On traverse Fleury-sur-Aire, Erize-la-Grande, etc. et l'on débarque à l'entrée de Passavant près du monument des mobiles de 70. On entre en musique. La nuit est déjà venue, nous avons une grange potable. Je me couche car je suis q.q. peu fatigué et nous avons mangé pas mal de poussière au cours du trajet.

19 août 1917. Je me lève à 8 heures. Nous avons repos car c'est dimanche. Je fais un tour dans le pays qui n'a guère changé depuis notre dernier passage. Après le concert je vais faire un tour jusqu'au camp d'aviation tout proche.

20 août 1917 au 27 août. Séjour à Passavant. On y est tranquille. Concert chaque soir, théâtre, revue du régiment et remise de la fourragère, les avions du camp voisin viennent survoler le défilé et pour la première fois je vois faire la boucle et la vrille c'est impressionnant. On parle de départ.

28 août 1917. Le départ devait avoir lieu aujourd'hui, il est retardé d'une journée.

29 août 1917. Le soir à 5 h ½ départ en autos, direction inconnue. On traverse Triaucourt, Evres, Nubécourt, Jubécourt. La nuit est venue. On débarque en plaine. Les détonations se font entendre. Nous descendons une grande côte traversons Récicourt près de Dombasle. Q.q. obus éclatent sur notre gauche. C'est la fête qui commence. Le temps est frais. On s'enfile dans un bois et la marche n'a pas l'air de vouloir cesser. On passe près de q.q. trous d'obus tout frais, l'odeur de poudre s'en dégage encore. Enfin après avoir fait au moins 12 kilomètres nous arrivons à destination près de la route de Dombasle. Du point où nous sommes il n'y a que 4 à 5 k<sup>o</sup> de l'endroit où nous avons débarqué. Je me demande pourquoi on a fait tant de kilomètres surtout la nuit. Comme logement un hangar ouvert à tous les vents. La pluie tombe sans arrêt depuis un moment il est 3 heures du matin.

30 août 1917. Je me réveille à 8 heures. On cherche un meilleur abri. On trouve une cabane où l'on peut s'y mettre à q.q. uns. On s'installe de son mieux. Le coin est calme. Q.q. obus passent au-dessus pour Dombasle. Nous attendons les événements. Divers tuyaux circulent.

31 août 1917. Nous faisons répétition le matin pour n'en pas perdre l'habitude on espère rester ici pendant le séjour du régiment en lignes. Après la soupe tout change. On doit monter et s'il n'y a pas trop d'ouvrage on redescendra.

1<sup>er</sup> septembre 1917. On monte sans sac, ça c'est intéressant on sera paraît-il au château d'Esnes. On verra par la suite. À 6 h½ du soir on démarre. Nous prenons la grande route puis on s'engage à travers bois par un petit sentier. Nous descendons un ravin et grimpons une crête assez élevée, la côte 310, qui aboutit au village de Montzeville dont on aperçoit les ruines. Là on fait une pause. On prend ensuite un boyau (boyau de la Cannebière). Il est propre et boisé. On fait la couleuvre pendant des kilomètres on redescend dans un ravin et l'on arrive sans encombre au pied de la côte 309 où passe la route qui va à Esnes et au château on arrive enfin à destination. Pause réglementaire en attendant que l'on nous case. Nous logeons dans les caves du château. Nous n'y sommes pas trop mal, il y a des couchettes. Une heure après notre arrivée on demande plusieurs équipes, ça commence bien. Me voilà parti avec ma nouvelle équipe car il y a eu du changement et je ne suis plus avec Marcel et Alexandre. Nous allons au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>, on traverse tout le village, l'église est en ruine seule la tour est restée debout, aucune maison debout. C'est le ravage habituel des villages du front. Ce n'est que débris partout, on fait un bon bout de chemin. Ça ne tape pas de trop. J'aperçois à ma gauche la fameuse côte 304 et devant moi le Mort Homme. Nous arrivons au Poste de secours. Pas de blessés nous sommes en équipes d'attente. On est au sec une bonne sape on y descend par une quarantaine de marches. Dans le fond des couchettes, on s'y allonge en attendant

un blessé ou la relève des équipes. La nuit se termine sans incident.

2 septembre 1917. Nous revenons au château d'Esnes à 7 h du matin. Nous sommes tranquilles toute la journée. Notre équipe est de soupe cette nuit. Dans la journée on fait q.q. parties de cartes et l'on se couche en attendant l'heure d'aller à la soupe. À 1 heure du matin debout, et allons à la sortie du pays. Il fait un clair de lune magnifique. Nous trouvons la roulante et touchons la soupe à l'odeur des morts qui sont étalés là tout près à un PS. On rentre sans incident.

3 sept 1917. Journée tranquille pour nous. Les Boches bombardent le village. Le soir nous allons aux morts dans le secteur à droite de 304. Nous partons dans la plaine par un chemin très en pente.

Ça marmite comme il faut en avant de nous. Le terrain est bouleversé. Jamais je n'ai vu cela jusqu'alors. Ce ne sont que des trous d'obus.

Dans la pente à la lueur de la lune l'ombre qu'elle projette dans les trous donne l'impression de voir des bottes des gerbes couchées sur le terrain.

Nous ramenons un Allemand au premier voyage et un Français au 2<sup>e</sup> tour. Ces voyages sont pénibles avec ce terrain accidenté et bouleversé. On rentre au château à 3 heures du matin rompus.

4 septembre 1917. A 7 heures du matin réveil et en route pour le 3<sup>ème</sup> B<sup>ion</sup> équipe d'attente. Nous partons avec l'aumônier. On ne connaît pas la route. Nous traversons le village puis on escalade la côte 308. On redescend le versant, passons sur une passerelle au-dessus des marais

et des sources que des obus ont mises à jour. On remonte la côte 310 que l'on contourne et nous arrivons à la tranchée du Peigne à 304. Le terrain est comme partout retourné et labouré. Où nous sommes il y a eu autrefois un bois. Il n'en reste rien absolument rien. C'est de là qu'est partie l'attaque du rég<sup>1</sup> le 17 juillet. Dans la nuit des équipes arrivent du château pour aller aux morts. Elles ne peuvent partir de suite car les Boches font un tir de barrage violent. Vers les 10 h ½ du soir ils envoient des gaz dans les ravins. Par bonheur nous sommes presque à la crête on en ressent que très peu les effets, mais par précaution nous mettons nos masques.

5 septembre 1917. Les équipes ne peuvent partir qu'à 3 heures du matin. À 5 heures on amène un blessé. Le calme est revenu après la tourmente de la nuit. Nous conduisons le blessé au château. Voyage fatiguant avec les crêtes à franchir. Dans les ravins on sent encore pas mal les gaz. Ça pique aux yeux. On arrive sans encombre. On apprend que la soupe n'a pu venir jusqu'au village. Beaucoup de C<sup>ies</sup> sont dans le même cas. Heureusement j'ai encore du pain.

Je fais un brin de toilette au ruisseau. Malgré l'heure matinale une quinzaine d'avions Boches se baladent déjà. Il paraît qu'une roulante est restée en panne près du village. J'y vais avec un copain et rapporte du jus et un restant de rata.

Je casse la croûte et me couche, car le travail est fatiguant. On ne sait à quoi nous employer. Corvées de morts en plus des blessés. La corvée de morts se fait des lignes au château 9 k<sup>o</sup> environs aller et retour avec de côtes à monter et descendre. Encore ce matin une équipe rentrant de la corvée de morts est envoyée pour aller démarrer une auto sanitaire restée en panne aux environs, pendant ce temps on emploie la section spéciale à casser des cailloux dans le village. Enfin rien à dire qu'à encaisser. Car on nous fait bien remarquer que nous avons avantage sur ceux des lignes. À quand la fin ? Je me couche l'après-midi en attendant la corvée de morts. A la nuit nous partons au 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup>. Départ dans le calme. En haut de la côte 310 les Boches se mettent à bombarder sur 304. On aperçoit les obus éclatés et c'est juste dans ce coin là que nous allons. On continue d'avancer malgré tout car il n'y a aucun abri, même pas de boyau. Enfin cela se calme et nous arrivons au PS.

Un quart d'heure de repos et l'on repart. On suit le plateau de 304 à travers les trous d'obus et les gourbis effondrés que l'on reconnaît à l'odeur qui s'en dégage. Des malheureux ont été ensevelis dedans. Il n'y a plus aucune trace de boyau ou de tranchée, rien il ne reste rien. On descend la pente et approchons des lignes près du ruisseau de Forges. Le chemin est long. Des trous énormes. Certains plein d'eau. Le terrain a un drôle d'aspect sous le clair de lune. Nous chargeons notre mort. Un grand gaillard. Il tient toute la longueur du brancard. Nous revenons sans encombre et sans nous perdre. C'est très calme heureusement. Des avions se promènent on entend le ronflement des moteurs. Ils lancent q.q. fusées. Ce sont des avions ennemis car au-dessus du village d'Esnes ils laissent tomber q.q. bombes.

Il est 4 h lorsque nous rentrons. On casse la croûte et l'on se couche et l'on s'endort de suite.

6 sept. 1917. Journée relativement calme. Nous sommes en équipe d'attente pour le 2<sup>ème</sup> B<sup>on</sup>. Nous prenons ce soir le planton aux gaz.

7 sept. 1917. Journée calme. Le soir nous partons au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. Au PS une pause. Puis au moment de partir les Boches déclenchent un violent tir de barrage. Nous attendons plus d'une heure. On apprend bientôt par des blessés légers que les Boches ont fait un coup de main et pris q.q. éléments de tranchées

Il paraît que l'on va contre-attaquer. Le calme s'est rétabli sauf nos 75 qui s'en paient. Nous partons en ligne pas un obus en route. Un boyau assez propre qui a été retapé, semé tout le long de cadavres à moitié enfouis. Nous arrivons jusqu'où les Boches sont venus. On a repris les tranchées qu'ils avaient d'ailleurs abandonnées eux-mêmes et qu'ils ne pouvaient garder ayant le ruisseau de Forges à dos. Ils ont enlevé q.q. mitrailleuses. Des hommes au travail ont été pris dans le barrage. C'est difficile de savoir comment cela s'est passé. Ils ont fait q.q. prisonniers. Nous ramenons un blessé. La longueur de la route nous fatigue énormément surtout dans ce terrain cahoté. Des lignes au château il y a au moins 5 k<sup>o</sup>. Nous repartons au PS du B<sup>on</sup> et ramenons un deuxième blessé. On mange la soupe et l'on repart au PS du B<sup>on</sup> pour 24 heures. Naturellement il y a eu comme à l'habitude un peu de natation, il n'y avait pas assez d'équipes. Ça ne changera jamais et nous prenons la bourre.

8 sept. 1917. La journée est assez calme. Comme à l'habitude avec la nuit les Boches marmitent l'arrière. Des équipes de chez nous viennent aux morts. On nous amène 2 blessés dont 1 Allemand. Notre premier voyage commence assez bien. Presque arrivés au but que des obus éclatent en avant de nous si bien que nous nous arrêtons et

l'on descend dans le boyau. Cela cesse on repart et voilà que ça tombe derrière. On allonge pour monter la côte 309, les éclats arrivent en vitesse. Enfin on touche le château. L'on repart sans incident et faisons notre 2<sup>e</sup> voyage. Le reste de la nuit pas de blessé repos dans la sape.

9 sept. 1917. A 5 h ½ du matin nous partons pour Esnes avec un mort. Un brouillard épais règne dans les ravins. Repos la journée. À 9 heures du soir il nous faut partir, toujours la hâte de nous voir partir. Ces messieurs du fond de la cave n'ont qu'une hâte que l'on soit parti. Naturellement c'est l'heure où les Boches sonnent l'arrière. On grimpe la côte 309 qui précède 304 et dans un bon gourbi on fait une longue pause.

D'ailleurs les marmites rappellent dans cet endroit et également dans le ravin que nous devons traverser, aussi on ne bouge pas, on verra plus tard. Les corvées de soupe des C<sup>ies</sup> passent en vitesse se dirigeant vers le village. D'autres en reviennent nous annoncent qu'il y a eu du grabuge aux cuisines pendant la distribution. Quand le calme est revenu on reprend le chemin du PS du B<sup>on</sup> et à minuit on file en lignes. On se perd tout d'abord sur 304. Le bon chemin est enfin retrouvé et nous descendons dans la plaine vers le ruisseau de Forges. La lune se lève, heureusement car à chaque pas on

manque de se casser un abattis. Tout le monde y va de sa bûche. Mon casque s'en va faire un voyage au fond d'un trou d'obus où je vais le repêcher. Nous arrivons à la C<sup>ie</sup>. Un homme nous mène et nous conduit où il y a un mort à enlever. Quelle trotte du château ! Dans le boyau où nous prenons notre mort il y en a pas mal d'enfouis. Celui que nous ramenons est un homme du rég<sup>t</sup> tué l'avant-veille. Il est mal en point. Un bras manque une jambe broyée une odeur s'en dégage qui n'a rien d'agréable. Des mouches voltigent par centaines aussitôt que nous le remuons. Nous revenons sans encombre mais on est vidé une fois 304 monté. Pour éviter de grimper 309 nous faisons un détour. On ne nage pas trop. C'est plus long mais nous n'avons qu'à descendre. À la route nous chargeons notre mort sur une poussette et rentrons au village un peu vivement car ça marmite derrière nous, et on a peur que cela gagne de notre côté, à 4<sup>h</sup> du matin on est rentré.

10 sept. 1917. Journée calme. À 11 heures du soir je vais à la soupe. Pourvu que ça ne marmite pas comme la veille. Non cela se passe très bien. En rentrant je casse la croûte et au lit !

11 sept. 1917. Nous allons aux morts au 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup> nous attendons assez longtemps car toutes les 3 ou 4 minutes

des fusants éclatent sur la piste. À minuit on annonce 4 blessés couchés. Ce sont des travailleurs pris par les fusants. Nous partons avec les brancardiers du B<sup>on</sup>. Il faut se démener pour ne pas être refait par eux sans quoi c'est la bourre. En chemin un fusant éclate au-dessus de nous. Je me protège avec le brancard, aucun abri, les éclats nous rasant aucun n'est touché. Jusqu'au PS il en est ainsi. Là nous attendons l'arrivée des blessés et l'on revient sans incident le matin à Esnes.

12 sept. 1917. Temps superbe. Le soir nous partons au 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> pour enterrer des morts sur place, car ils ne sont pas transportables. Nous attendons jusqu'à minuit au PS car comme à l'habitude ça marmite dans les ravins. Enfin nous partons. Il ne fait pas très clair. Tout d'abord on se perd. Enfin après q.q. recherches nous retrouvons le bon chemin. On descend dans un boyau. Par instant celui est coupé de trous d'obus en somme, on a raccordé les trous ce qui a fait un boyau. Nous arrivons à la 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> un agent de liaison nous conduit et nous indique deux cadavres qui suintent fortement. J'en fouille un complètement et je retire tout ce que je peux, montre, portefeuille argent chapelet etc. Je suis obligé de mettre mes mains dans je ne sais quoi et chercher à tâtons. Quel triste travail. C'est plutôt pour la famille qui sera contente de recevoir des souvenirs de leur disparu sans quoi je laisserai tout tomber. Beaucoup d'ailleurs ne veulent pas le faire.

J'en fais autant pour l'autre cadavre. Puis à chacun nous attachons un n° de plomb qui correspond au n° des sachets qui contiendront les papiers des morts. Puis on les arrose de chaux et on les enfouit dans un trou d'obus. Notre travail terminé nous rentrons au château. Il était temps à peine avions nous passé le ravin entre 304 et 307 que les obus rappellent.

13 sept. 1917. Nous repartons à 7 heures du matin pour prendre le planton au 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> à 304. Je suis assez mal fichu, pas faim et envie de vomir. Je dors presque toute la journée. Ce matin j'avais été faire un tour. C'était calme. De la crête de 304 on aperçoit très bien les lignes, Montfaucon, Béthincourt dont le clocher est encore debout. Le Bois de Forges. Sur la crête de 304 ce n'est que trous d'obus, abris défoncés cadavres à demi enfouis un fouillis de toute sorte équipements barbelés fusils etc. Le soir nous conduisons un blessé allemand fait prisonnier lors d'une patrouille. Il fait un noir d'encre tant bien que mal nous arrivons au château. On fait une bonne pause et l'on retourne au PS du B<sup>on</sup>. Le reste de la nuit est assez calme, pas d'autres blessés. À 7h du matin on rentre au château. Je suis vidé et n'en puis plus.

14 sept. 1917. Repos aujourd'hui étant en réserve du 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup>. J'espère qu'il n'y aura aucune corvée. Nous avons depuis notre séjour en lignes une nourriture détestable. Même des pommes de terre

pas cuites. C'est terrible. Jamais on ne nous demande si nous avons bien mangé. Il y en a qui mange bien mais ce n'est pas dans notre rayon.

15 sept. 1917. Il pleut depuis cette nuit. Nous partons à 7 heures du matin pour le 1<sup>er</sup> B<sup>on</sup>. On quitte rapidement le village car ils sonnent avec des 77 depuis le matin. La boue fait son apparition. Qu'est-ce sera l'hiver. La journée est calme pas de blessé la nuit aussi on passe une bonne nuit.

16 sept. 1917. Nous rentrons au château où nous sommes tranquilles toute la journée. Mais à la nuit il faut aller au 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> chercher un mort tué la veille.

Nous partons dans la soirée c'est assez calme pour l'instant. Au PC du commandement du 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> nous faisons une pause. Bien nous en prend car une bonne rafale arrive dans la descente du ravin de Forges. Nous allons à la C<sup>ie</sup> par le boyau. Là un agent de liaison vient nous conduire. Nous sommes à peu de distance du ruisseau de Forges. Nous chargeons notre mort. À la C<sup>ie</sup> que nous quittons un homme venait d'être tué accidentellement par un de ses camarades. Nous voilà en route pour le retour. Le mort pèse un poids du diable. On ramasse la bûche pas mal de fois. Pour finir on se perd. Heureusement les Boches sont sages. Enfin on se retrouve et l'on arrive vidé au château d'Esnes. Nous cassons la croûte et sommes prêt à partir pour le camp car c'est la relève.

17 septembre 1917. Nous partons l'équipe seule car la musique avait quitté le château avant notre retour. Nous prenons la route de Montzéville. Nous rencontrons une voiture qui nous charge et nous descend à proximité du camp. Là pas de place on est tassés comme des harengs. On mange dehors arrosés par de petites averses. Enfin on nous trouve quelques abris près de Dombasle. Nous sommes contents de partir du camp. On s'installe définitivement. Nous trouvons quelques sièges et tables dans le pays.

Jusqu'au 20 sept. 1917. Repos. On refait un peu de musique. Le temps est au beau. Tous les soirs les Boches marmitent les environs.

21 sept. 1917. Dans la soirée à 5h ½ on quitte les abris pour aller à Jubécourt. On fait un crochet pour éviter Dombasle. Après avoir pris une bonne bourre on arrive à Jubécourt. La nuit est venue. Comme logement une grange avec couchettes. Je passe une bonne nuit.

22 sept. 1917. Repos toute la journée. Le soir les avions Boches lâchent des bombes très près.

23 au 27 sept. 1917. Repos complet. Nous faisons de la musique et concert. Le 27 une revue doit être passée par le roi d'Italie dans les environs. Mais il n'y a qu'un B<sup>on</sup> qui y participe. Toutes les nuits les avions viennent faire leurs promenades dans les environs.

28 sept. 1917. Préparatifs de départ. Le soir à 5 heures nous quittons Jubécourt. Le sac est bien lourd. Nous passons Brocourt qui est inhabité et l'on redescend vers la ligne du chemin de fer. On prend une piste par précaution afin d'éviter Dombasle. Ça monte, ça descend aussi on en a marre. Finalement après une grande pause nous arrivons à 8 heures du soir à nos anciens gourbis près de Dombasle, où l'on passe une bonne nuit.

29 sept. 1917. À 3 heures du matin debout. Nous partons vers Esnes. En chemin nous laissons nos sacs au train régimentaire et allégés nous repartons. C'est calme. Nous logeons cette fois au presbytère. Nous n'y sommes pas mal. Naturellement il ne faudrait pas qu'il en tombe de très gros car ça pourrait s'écrouler. La journée se passe tranquillement. Le soir nous avons la soupe chaude car la roulante est venue s'installer au château.

Je suis chargé de la distribution de la soupe pendant le séjour. S'il n'y a que cela ça ira.

30 sept. 1917. La nuit a été calme, q.q. obus dans les environs qui n'ont pas troublé mon sommeil. Je me lève d'assez bonne heure et vais chercher la soupe. Nous faisons notre premier repas à 7h du matin. La matinée est assez calme, mais les avions s'en paient. Les nôtres ont fort à faire, tantôt ce sont de violents tirs de barrage que les Allemands envoient, tantôt des chasseurs Boches qui leurs donnent la chasse. Aussi, les cages à poules s'esquivent puis reviennent à la charge. Comme corvée j'épluche des p. de terre pour la soupe du soir.

Le temps est magnifique. Les Boches s'acharnent sur la crête en face de nous. Je me couche de bonne heure. Les soirées sont fraîches. Ça sent l'approche de l'hiver.

Du 1<sup>er</sup> au 11 octobre 1917. Je reste au village. Dans la journée je bricole à différentes choses. Le secteur est assez calme, bombardements de temps à autre. Vers la fin du séjour les Allemands frappent très souvent dans le village avec du 105 et en amochent q.q. uns. Pas de travail à vrai dire pour les équipes. Les 3 derniers jours le temps se gâte. Il pleut sans discontinuer et il fait grand vent. Q.q. murs branlants du château s'effondrent.

12 octobre 1917. À 5h on se prépare. Il tombe une petite pluie très fine. Malgré la pluie le temps est clair. Nous montons en face du château la Côte 310 que les Allemands arrosent si copieusement le jour. On traverse Montzéville, puis on arrive aux carrières de Béthelainville. À ce moment la pluie augmente ainsi que le vent. Nous buvons le jus à la roulante, prenons nos sacs et on se dirige vers le camp où nous devons nous reposer la journée avant de partir pour Rarécourt. On arrive à la cabane trempés comme des lavettes, la figure coupée par le vent. Pas de feu rien pour se sécher. On s'étend sur les couchettes en attendant la soupe du soir. À 3h de l'après-midi elle arrive et à 4 heures départ pour Rarécourt. Il pleut toujours. Depuis le matin ça n'a pas cessé. On traverse Dombasle sans incident. On se tape la grande côte. Je suis déjà bien vanné et il y a encore 10 k<sup>o</sup> à tirer. Le jour baisse déjà. Brocourt qui semble mort est traversé. Puis on monte on descend

les pieds dans l'eau, les fossés débordent, on croirait des cascades au bruit de l'eau qui coule. Enfin on arrive au port. Comme logement une petite pièce où l'on est à q.q. uns tassés comme des harengs. Pas de paille, une capote et une veste trempées comme couverture. Les pieds lavés, avec cela on peut passer une bonne nuit et pourtant je ne suis pas long à m'endormir.

13 octobre 1917. Je me lève de bonne heure. La pluie n'a pas encore cessée. Dans la journée on change de cantonnement. C'est un grenier que nous avons. Vaste avec beaucoup de courants d'air. Repos.

14 oct. 1917. Dimanche. Repos toute la journée. Le soleil se montre un peu. Puis la pluie remet ça. Le soir nouveau changement de cantonnement. Cette fois nous sommes mieux un petit grenier bien clos.

15 oct. 1917. Journée assez belle. Concert l'après-midi.

16 - [oct.] 1917. Le beau temps est revenu. Concert, visites d'avions et l'un deux est descendu près de Dombasle.

Jusqu'au 22 oct. 1917. Repos. Temps maussade. Concerts. Rien de bien intéressant pendant ce séjour.

23 octobre 1917. Préparatifs de départ. Dans la journée c'est la pluie mais dans la soirée elle cesse heureusement. Nous partons à 6h du soir. Le vent souffle assez fort, on patauge dans la boue. Près de Brocourt nous faisons la pause ainsi qu'à l'entrée de Dombasle. Nous couchons aux abris de la route comme la dernière fois.

24 octobre 1917. À 4h du matin réveil, on part déposer nos sacs et en route vers Montzéville puis 310 et le château d'Esnes où nous arrivons sans incident. Il fait déjà jour. Rien n'est changé. C'est paraît-il toujours calme. Chacun s'installe. Cette fois je loge au presbytère. Repos la matinée, je ne fais pas encore parti d'une équipe cette fois-ci.

Journée sans incident, q.q. obus sur la crête. Un poêle a été installé dans le gourbi et le feu marche jour et nuit.

25 octobre 1917. À 7 heures je vais travailler ou plutôt bricoler. On installe une chapelle dans ce qui reste de l'école. (Direction Darisé). Il pleut toujours sans arrêt, voilà l'hiver qui commence.

26, 27, 28 octobre 1917. Journées à peu près calme.

29 oct. Le soir un petit bombardement sur le village.

30 d° [oct.] 1917. Belle journée. Pas mal d'avions.

Du 31 oct. au 4 nov. 1917. Rien de nouveau pendant le séjour.

5 novembre 1917. Nous partons de bonne heure pour Rarécourt où nous arrivons à 11h bien vannés.

6 nov. - [1917] Déjà reprise des concerts.

8 nov. - [1917] Revue par le général devant la mairie sous la pluie. Remise de décorations avec la pompe habituelle. Le repos est arrosé par de nombreux tuyaux de cuisine.

Dimanche 11 nov. 17. Repos la journée. Soirée théâtrale le soir.

Jusqu'au 16 nov. - [1917] Rien de nouveau pendant notre séjour.

17 nov. 1917. À 1 heure du matin réveil et on monte les sacs, 2 heures départ. Il fait lourd et la boue gluante fatigue la marche. Un brouillard intense règne partout, on se dirige vers Montzéville

puis on grimpe 309 et on prend le boyau, car cette fois nous n'allons pas à Esnes. Nous ne serons peut-être pas aussi bien. La fatigue se fait sentir. Nous sommes dispersés. Pour ma part je loge avec q.q. camarades au PS dans une bonne sape. Je casse une croûte et je me couche car je suis vanné. À 4h ½ du soir je vais à la soupe pour ceux du gourbi. C'est mon travail, natation habituelle d'un premier soir de soupe, secteur calme.

18 nov. 1917. Journée calme, pas de marmitage. Le soir corvée de soupe. Quelques rafales sur le village pour les corvées.

19 nov. 1917. Le temps est meilleur, plus clair, aussi il y a q.q. activités de la part des Boches, q.q. obus tombent dans nos parages. On parle de redescendre à Esnes, une partie seulement de la musique.

20, 21 nov. 17. Le temps est redevenu pluvieux. C'est calme.

22 novembre 17. Le soleil aujourd'hui se montre, aussi redoublement d'activité. Vers les 8h du matin je vais au gourbi du Calvaire (Esnes vers Montfaucon). De la crête on discerne les positions allemandes on ne peut mieux. Le temps est très clair, Montfaucon son château qui domine toute la région. Dans le ravin le bois des Forges, on y voit toutes les sinuosités des tranchées et boyaux. En rentrant corvée d'eau. Ça cogne de droite et gauche. Je ne m'amuse pas et bien m'en prends car à peine de retour des 150 arrivent dans le ravin près de nous. Les travailleurs et corvées se défilent au plus vite, on a le tort de se faire trop voir. Après une bonne séance le calme se rétablit pour toute la journée. Dans la soirée le canon gronde fort

sur notre droite vers la côte 344 où paraît-il les Boches ont pris pieds. La nuit est éclairée par les fusées qui ne cessent de monter et les tirs de barrage se succèdent sans arrêt.

Départ en permission.

9 décembre 1917. Aujourd'hui dernier jour de permission. Depuis hier j'ai le cafard pour le départ. C'est bien pénible de repartir. Et pourtant il le faut. À 11h du matin j'embarque dans le train des permissionnaires et c'est avec gros cœur que je vois s'enfuir à mes yeux les silhouettes de celles que j'aime. Après les stations dans les fameuses gares de triage j'arrive à destination !

Le 10 décembre 1917. Rarécourt, je retrouve les copains et la personne chez qui je mange Mme Sauce avec Alfred. J'apprends que je ne monterai pas avant q.q. jours ce qui me fait plaisir. Ici pas grand-chose de nouveau. Etude matin et soir, ce n'est pas trop terrible.

Du 11 au 17 déc. 1917. Rien de nouveau dans ce pays. J'ai repris mes habitudes avec un peu de cafard. Demain je vais faire un séjour à Esnes. La neige a fait son apparition.

18 décembre 1917. À 7 heures debout, car je pars pour Esnes. Je déjeune chez Mme Sauce et à 8h je prends le tacot à Froidos pour Béthelainville. Il fait un froid terrible, avec le tacot ce n'est pas la grande vitesse. À 11 heures je débarque et fais le reste du chemin à pied. Il fait

calme. Je passe près de Montzéville et grimpe la côte 310. Je retrouve Esnes à peu près tel que je l'avais laissé.

Je suis dans un petit poste de génie. Nous sommes deux pour le travail pas trop fatigant. Le soir on décharge

les voitures de matériel et on charge les mulets qui vont en lignes. La journée on a un peu de boulot puis on peut se chauffer dans le gourbi. Le secteur est calme.

Du 19 au 23 déc. 1917. Je reste à ce poste. Le temps est au beau, voyages d'avions.

24 décembre 1917. De bon matin on se lève et l'on s'apprête puisque l'on doit être relevé ce matin. Vers midi nous descendons au château. Mais voilà que nous sommes déçus. Pas de relève pour mon camarade et moi. Peut-être pas avant le 4 janvier. Nous revenons donc à notre poste. Journée calme, on met des cartouches en sacs. Le soir on charge du matériel. La neige se met à tomber. Il fait fort froid. Vers les 10h du soir q.q. marmites sans aucune suite. C'est le Noël du Boche qui arrive par les airs. Pour le réveillon ceinture.

25 décembre 1917. Je fais grasse matinée. Le temps s'est adouci. La neige fond q.q. peu. Temps clair. On distingue le bois des Forges très bien. Il ne faut pas trop se montrer. Un peu de marmitage de droite à gauche. Nous restons dans notre gourbi. Le soir peu d'ouvrage.

26 déc. 1917. La neige a tombé de nouveau cette nuit. Le temps est toujours fort clair. Un peu de travail pendant une heure ou deux. Q.q. obus sont tombés cette nuit dans le village.

27 décembre 1917. Temps clair. On voit très bien saucisses et avions dans les airs l'après-midi et dans la soirée les Boches envoient un bon marmitage aux environs du château. Il n'y a pas eu de casse. La neige se remet à tomber.

28 & 29 décembre 17. Grand calme. la neige tombe, aucun bruit,

30 décembre 1917. Le temps est au dégel, belle journée. Les avions se baladent en quantité. Un peu de marmitage d'un côté de l'autre, mon camarade est relevé car il part en permission.

31 décembre 1917. Cette après-midi un camarade vient me remplacer. Je ne m'attendais pas à cela. Je boucle mes musettes ce qui demande peu de temps et en route.

Une fois grimpé 310 q.q. fusants y arrivent mais trop tard. Je traverse tout Montzéville et je trouve une voiture qui m'emmène à Récicourt. Là je fais le reste de la route à pied. Le terrain est très mauvais avec la neige épaisse par endroits. Je ne vais pas trop vite ayant mal à un pied. J'arrive la nuit tombée à Rarécourt. Je ne suis pas long à aller au lit. Ici il ne fait pas aussi chaud que là-bas à Esnes. Ici pas de bois et par mesure de sécurité pas de feu.

1<sup>er</sup> janvier 1918. Bien triste jour de l'an. Un jour comme les autres. Les fêtes du temps passé sont loin. Rien d'intéressant.

2 janvier 1918. Toujours aussi froid et pas de feu.

Du 3 janvier au 9. Rien de sensationnel. Rien à faire, on se gèle. La neige tombe de nouveau. Je passe la visite pour salonique, apte, un de nous (Binet) part dans q.q. jours, Klein Robert passe à l'aviation. On parle de changement.

Jusqu'au 24 janvier 18. Je reste à Rarécourt. Pendant les derniers jours je suis aide-cuistot, je n'y suis

pas mal du tout.

25 janvier 1918. Nous quittons Rarécourt pour le grand repos. On embarque en face de Froidos. Pour une fois nous n'avons pas loin à aller. Ce qui n'empêche pas que l'on prenne le chemin le plus long. Après deux heures d'attente on part. Tous les kilomètres arrêt. On passe à Fleury, Bar-le-Duc et l'on débarque à Nançois-le-Petit à Tronville à 1 heure du matin. Voyage interminable pour faire 100 k<sup>o</sup> après 5 k<sup>o</sup> de marche nous arrivons au village où nous devons passer notre repos.

La région nous rappelle q.q. peu Mont-le-Vignoble.

Le village se nomme Salmagne. Nous avons une bonne grange et paraît que nous serons très bien ici.

26 janvier 1918. On s'installe. Les habitants sont très aimables. Certainement se sera un bon repos. Nous mangeons avec Alfred et Alexandre chez la propriétaire de la maison où nous logeons. Personne très aimable. Elle a perdu son mari au début de la guerre et est restée avec un enfant de sept ou huit ans (Mme Jeanne Vannesson).

27 janvier 1918. On commence la reprise en main comme disent ces Messieurs. Décision pour la tenue du dimanche, casque capote et ceinturon et sabre. Naturellement on ne voit personne se balader dans cette tenue. Premier concert sur la place de l'Eglise.

Du 28 janvier au 3 février 1918. La semaine passe très vite nous avons un temps froid mais superbe.

Tous les jours concert. Nous allons aussi à Loisey où loge un bataillon q.q. tuyaux de départ avaient circulé dans la semaine mais nous n'avons pas bougé et on espère rester ici q.q. temps encore.

16 février 1918. L'ordre de départ vient nous surprendre alors que personne n'y pensait. A 3h du matin réveil et préparatifs. Nous faisons nos adieux à Salmagne et nous voilà en route vers Nançois-le-Petit où nous embarquons pour Rarécourt. Le froid est vif. On attend une heure à l'endroit même où en juin 1916 nous avons embarqué p. la Somme. On embarque. Pas de paille dans les wagons. Aussi on y gèle. Ensuite marche lente. Passons Bar-le-Duc Revigny puis on est dirigé sur S<sup>te</sup>-Menehould et Clermont-en-Argonne où l'on débarque à midi. On se tape les 6 k<sup>o</sup> en passant par Auzeville. Entrée en musique dans Rarécourt avec la Madelon que personne n'attaque et qui manque de rester en panne. Défilé du B<sup>on</sup> et du drapeau comme de bien entendu. Nous avons un nouveau local où nous ne serons pas trop mal. On va dire bonjour aux gens de connaissance.

17 février 1918. Dimanche concert malgré le froid. Le soir je vais avec Philippe manger avec M. Grosset un de mes anciens patrons Beauvaisien qui est chef de station du tacot.

18 février 1918. Journée monotone. Je prépare mes affaires pour monter le soir. Je pense que nous ne serons

pas trop malheureux là-haut. Dans l'après-midi je vais faire un tour à Froidos. On nous fait tenir prêt pour 10 heures du soir. A onze heures on part seulement. Temps sec et froid. Beau clair de lune. Passons de nouveau au Moulin de Brocourt, puis Récicourt et on enfile le bois. A la ferme en ruine de Venières on trouve un guide. A partir de là c'est le pays de la mort. Le bois est retourné, criblé par les obus. La route n'en finit pas, avec cela des côtes à chaque instant. Enfin on aperçoit de la lumière. Ce ne sont que des roulantes aménagées sous des abris peu solides. Faut croire que ça ne barde pas trop. On nous trouve un gourbi creusé dans le talus, mal fichu qui doit dater de 1915. Il y pleut, les couchettes en mauvais état, sales. Le seul avantage c'est la lumière électrique le soir. Enfin on se case. Je me mets au lit car j'en ai marre. Je m'endors profondément. Q.q. heures après on nous fait prendre le planton à certains croisements de route pour faire prendre les pistes au lieu des routes sur lesquelles on est vue des Allemands.

19 février 18. A dix heures du matin je vais prendre le planton à un carrefour. Le temps est beau et il ne fait pas trop froid heureusement car pendant 3 heures de planton on a le temps de s'en faire. A 1 heure relève et je vais à la soupe. L'après-midi je vais jusqu'à l'entrée du village d'Avocourt. Les avions ne cessent de planer. Rien de nouveau dans la soirée.

20 février 1918. A 6 heures debout. Corvée de bois pour le Poste de secours. Dehors il fait bien froid et du brouillard. Nous allons dans un bois voisin. Pas besoin d'en couper, les obus ont fait le travail. Chacun fait son fagot et l'on rentre. Le soleil commence à se montrer. A 10 heures je prends le planton au Poste du Colonel. Consigne : faire prendre le boyau à un certain endroit. Les hommes en ressortent 200 mètres plus loin. Pourquoi cet ordre ? Je n'en sais absolument rien. Je regarde les avions qui se font sonner et fait les cent pas pour me réchauffer. A 1 heure de l'après-midi relève. Je mange q.q. peu quoique l'appétit ne soit pas fameux. Toujours ce maudit estomac qui ne veut plus rien savoir. Pas mal de camarades ont des coliques provoquées par les haricots qui ont fermentés dans la roulante. Je passe l'après-midi dans ma couchette pour avoir plus chaud. Q.q. obus arrivent par ici. C'est la première fois depuis notre arrivée dans le secteur. Après la soupe du soir, les mitrailleuses donnent de la voix. Pourvu qu'il n'y ai pas de casse.

21 février 1918. Temps pluvieux je prends le planton dans l'après-midi. Pendant cette faction les Boches bombardent le ravin où nous logeons. Les frelons viennent jusqu'à moi. Il est vrai que les 75 ne cessent depuis ce matin. Vers le soir le calme renaît. En rentrant je constate de nouveaux trous

A 7 heures du soir les nôtres remettent ça comme l'après-midi. Les Boches déclenchent leur barrage. Nous rentrons d'une corvée de planches en vitesse car ça rapproche. Pourvu qu'il n'y ai pas de casse. Deux heures s'écoulent le calme est revenu. A l'heure de la soupe on vient chercher 2 équipes ½ heure après deux nouvelles équipes. Je pars avec mes camarades. Clair de lune magnifique. Il gèle c'est assez calme. Quelques grosses pièces qui bien sûr n'ont pas pris part à la séance se dépêchent de rattraper le temps perdu. On prend un boyau passons un clayonnage où il faut se baisser car le moulin à café rase de près. Au P.S. du bataillon nous n'attendons pas longtemps et on ramène le blessé sans encombre. Rien d'autre pour la nuit.

22 février 1918. Pluie incessante. Planton bien moche à prendre sous la pluie. Grand calme.

23 février 1918. A 5 heures du matin je vais à la corvée de soupe. Il pleut. Dans la matinée heureusement le temps se lève. Je prends le planton au bois. Le général X qui passe m'offre une cigarette pour me distraire, dans l'après-midi les Allemands ne cessent de balancer des torpilles et pas des petites.

Nos camarades Danse et Berthe avec qui je fais équipe et qui sont chargés d'aménager la sape nous ont fait pour l'équipe une petite chambre très bien, 4 lits superposés, tables, blancs, Boinet nous installe la lumière électrique. Bien clos nous y serons très bien

Pourvu que l'on y reste. Le bruit court que l'on déménage demain. Ce soir les mitrailleuses se font entendre.

24 février 1918. Journée calme.

24 d° [février] 1918. À 7 h corvée pour l'aménagement d'une cuisine de C<sup>ie</sup>. Après la soupe nous attendons d'avoir un wagonnet pour charger la coopé qui déménage en même temps que l'état-major. On nous annonce qu'il ne faut pas compter avant 8h½ du soir. Mais à 7 heures on vient chercher une équipe, j'en suis et nous voilà partis au 3<sup>ème</sup> B<sup>on</sup>.

Clair de lune, grand calme coupé par instant par le claquement sec des mitrailleuses. On rentre sans incident.

25 février 1918. C'est le calme. On ne prend plus le planton. C'est intéressant. Il est vrai que nous ferons autre chose.

26 février 1918. Ce matin corvée de jus. Le temps est au beau aussi les saucisses allemandes plongent leurs regards dans notre ravin. Nous essayons un fusant. L'artillerie donne des 2 côtés. Un petit bombardement dans la soirée. Nous avons nettoyé le gourbi. Il en avait besoin.

27 février 1918. A 3 heures du matin je suis réveillé par le bombardement qui grossit de minute en minute. Nos 75 tirent à toute vitesse. Les Boches répondent comme il faut. Est-ce une attaque ? En attendant je m'enfouis sous mes couvertures pour ne rien entendre. A 6 heures le bombardement se calme q.q. peu

J'entends que l'on vient nous chercher je me doute qu'il y a de la casse. Tout le monde en tenue. On ne sait s'il y a des blessés, toutes communications étant coupées. On envoie une équipe pour savoir à quoi s'en tenir. Je sors du gourbi. Ça cogne encore bien. A 7 heures tout est rentré dans le calme. Mon équipe part à ce moment, nous allons par le travers de la plaine le boyau étant impraticable. Les Boches l'ont retourné, chez nous un seul blessé couché et deux qui peuvent marcher. Les Boches ont tenté un coup de mains sur un bout de tranchée qu'ils ont d'ailleurs abandonné d'eux-mêmes. C'est le 272 qui a pris, des prisonniers, des tués et pas mal de blessés. Dans l'après-midi j'aide Marius à faire des cercueils pour les morts que l'on enterre près du village. Il paraît que chaque secteur à sa mode. Ici on enterre les morts à 1 k<sup>o</sup> des lignes, à Esnes on les emmenait à 15 k<sup>o</sup> en arrière. Ce qui était mieux. Enfin c'est militaire, en compensation on donne aux morts d'ici un cercueil.

28 février 1918. La pluie n'a pas cessé depuis hier soir. Je vais à la corvée de bois pour le P. de S. J'en reviens bien frais.

1<sup>er</sup> mars 1918. Nous finissons les cercueils et dans l'après-midi nous mettons les morts en bières. Ils sont dans un état pitoyable. Ce sont presque tous des jeunes classes 12 à 17. La pluie n'a pas cessé de la journée.

2 mars 1918. Aujourd'hui il neige. Cela durera toute la journée. Repos complet. Il paraît que l'on va changer de domicile et qu'il n'y a rien où l'on va. Aucun abri. C'est terrible de voir l'arrangement des secteurs où nous sommes depuis la guerre des tranchées. Enfin j'espère descendre au repos avant le déménagement et ensuite la permission.

3 mars 1918. A 1 heure du matin grand branlebas. Dehors les marmites rappellent en vitesse. On vient nous chercher. Car il y a eu du grabuge. Je l'ai sec de me sortir des couvertures. Enfin il le faut bien. Nous prenons le boyau. A nous les bains de pieds. 2 blessés seulement couchés. Il y a 8 morts. Nous ramenons notre blessé par la plaine q.q. balles de mitrailleuses nous survolent dans le ravin un bon jus en rentrant au gourbi et vite corvée de bois pour le fagot rituel. Il neige avec cela. C'est très intéressant le ramassage du bois par un temps pareil. On parle toujours de relève. Demain matin de bonne heure nous allons chercher les morts puisque le jour ce n'est pas possible.

4 mars 1918. A 4 heures du matin debout pour la corvée des morts. Nous faisons nos deux voyages sans incident. Il est vrai qu'il pleut à verse. Les malheureux sont dans un piteux état, deux sont complètement coupés en deux. Au gourbi on attend la relève pour dix heures et l'on part pour Rarécourt.

Passons à la ferme de Venières et de là par Parois. Nous y trouvons une voiture qui nous mène jusque Auzeville. La pluie et la neige se mettent à tomber comme il faut. Le reste du voyage se fait péniblement. A 4 heures nous sommes au cantonnement Rarécourt.

Du 5 mars au 14 mars 1918. Je reprends comme autrefois mon poste d'aide-cuisinier à la popote des ss-off. Je n'y suis pas malheureux. Rien d'intéressant pendant ces q.q. jours. On apprend que q.q. coups de mains ont eu lieu et que le PC du Colonel a été bombardé par obus à gaz. Les obus à odeur de moutarde. Le colonel et plusieurs officiers sont évacués le médecin chef blessé pendant le séjour. Nous touchons de nouveaux masques puis on en ramasse certains. Il y aurait eu malfaçon. J'attends la perne avec impatience surtout que l'on parle d'attaque.

15 mars 1918. Avant de partir en permission je me paie la promenade d'Avocourt et la fête qui est pour le 17. J'espère que tout se passera bien.

16 mars 1918. A 4 heures debout. Un coup de jus et à 5 heures on démarre de Rarécourt. Les B<sup>ons</sup> ne montent qu'après-midi et ne font que la moitié du chemin jusqu'au camp des pommiers près de Récicourt. Nous prenons par Auzeville et la traverse. C'est bien calme pour l'instant. On se dirige vers Parois, mais par erreur nous atterrissons au village de Brabant. Le chemin n'est pas trop allongé. Dans la forêt de Hesse. C'est la pause.

Il est 8 heures. Le soleil commence à taper. La journée sera superbe. Le canon se réveille sans que les Boches ripostent. Notre aviation se démène. Dans le bois nous longeons les B<sup>ries</sup> installées là pour l'attaque. Il y en a de tous les calibres. Des 155 qui tirent quand nous passons à proximité nous écorchent les oreilles, des obusiers de 220 font leurs derniers préparatifs. Il en est ainsi tout le long du chemin. Beaucoup de B<sup>ries</sup> n'ont pas encore tirées. On arrive à la ferme de Venières. La pause bienvenue. On en a déjà plein les jambes. Plus ça va plus la canonnade augmente. Les Boches commencent à répondre. On enfile la piste 5 mais bientôt un arrêt, car une B<sup>rie</sup> de 75 qui s'en donne à cœur joie reçoit la réponse et ça tombe assez près. Le tir finit, on repart. Je suis en queue de colonne car j'en ai marre il fait chaud, avec cela j'ai une maudite botte qui se défait à chaque instant.

Nous sommes maintenant en plein rayon 75. Près des pièces des piles d'obus. Enfin on approche du but de la lisière du bois, au-dessus du Revin de la Moue on aperçoit les lignes. Le soleil éclaire le terrain. On voit ce qui reste du fameux bois d'Avocourt. Les éclatements sont nombreux. Ce n'est que gerbes de fumée et cela jusqu'à Vauquois dont on aperçoit la crête toute dénudée. On arrive à notre poste et l'on retrouve les camarades. Près de nous des crapouillots de 240 envoient leurs morceaux de 90 K<sup>o</sup> dans les airs

On voit la torpille monter et redescendre à pic. Il paraît que cela fait un rude travail. On nous case dans les anciens abris du P.C. qui ont été bombardés aux gaz. Les gourbis ont été désinfectés par les musiciens et blanchit à la chaux. La canonnade bat son plein. Le bruit ne m'empêche pas de dormir car je suis à plat. Après 4 heures du soir, la soupe. Le canon gronde toujours. Sur Vauquois ça barde terriblement. Ce n'est qu'un nuage de fumée. Une attaque a eu lieu de notre part. Dans la soirée l'artillerie se tait. C'est le grand calme après l'orage. A 8 heures du soir on nous fait tenir prêt à monter en lignes mon équipe part avec les brancardiers du 1<sup>e</sup> B<sup>on</sup> et le médecin. Nous longeons le boyau 5. Les Boches envoient q.q. obus à gaz. Ils

allument un incendie à un dépôt de gargousses bien sûr. Puis le calme revient. Le temps est légèrement couvert.

17 mars 1918. Il fait malgré tout assez clair. Nous arrêtons au PS du B<sup>on</sup> q.q. instants et on reprend la marche vers les lignes. Les boyaux deviennent bien moches. Des caillebotis manquent et l'on prend des bains de pieds, avec cela on nage dans une fausse direction. Les compagnies montent, nous les laissons passer. Les hommes ont juste leurs toiles de tente en sautoir et un sac de grenades. Certains un outil. Parmi eux du génie dont les hommes sont armés de haches. Dans chaque Cie il y a un lance flamme.

L'attaque qui va avoir lieu est plutôt un gros coup de mains qui consiste à aborder les lignes Boches puis pénétrer assez profondément y rester 30 à 40 minutes, tout détruire et ramener des prisonniers. Nous arrivons à 11h du soir. Les lignes sont environs à 100-150 mètres. Nous sommes dans une petite sape où se trouve le commandant du B<sup>on</sup>. On y est tassé. Il y a de tout là-dedans, téléphonistes artilleurs pour l'observation, agents de liaisons, brancardiers comme lit ! pour attendre, une marche d'escalier mouillée par les infiltrations. Je m'installe accroupi ne pouvant relever la tête. Il faut attendre là jusqu'au petit matin. Avec cela il fait froid. J'ai juste ma toile de tente. Enfin après avoir sommeillé et réveillé bien des fois, soit par un camarade qui monte l'escalier et qui me marche sur les pieds, soit par le froid, soit par une crampe, on arrive à cinq heures du matin. Je me secoue un peu et me lève. Quelques bonnes rafales de notre part q.q. minutes durant. L'attaque est pour 6 heures moins le quart. Le calme renait. Tout à coup à l'heure prévue le tout se met en branle le lourd donne en premier puis les 75 qui rasant notre tranchée et passent en vitesse. Le vacarme va en augmentant sans cesse. L'affaire est commencée. Les hommes quittant les tranchées au premier coup de canon.

17 mars 1918 suite. Je sors dehors et me hisse dessus du boyau. Il fait à peine jour. Il y a une fumée intense au-dessus des lignes. On aperçoit les lueurs rouges des fusants éclatant presque à ras de terre. Quelle fournaise et dire que là-dessous il y a des hommes. Les Boches répondent q.q. peu mais ne tardent pas à se taire. Les nôtres doivent assaisonner leurs B<sup>ries</sup> 30 minutes durant sans que cela se ralentisse d'allure puis les chenilles montent. C'est le signal du retour pour les nôtres. Peu à près arrive un blessé couché et voilà le travail qui commence. Ça tombe encore de droite et gauche. On ne s'entend pas parler. Le jour est venu. On commence par faire 200 mètres de trop. Enfin on retrouve le bon chemin et l'on arrive au P.S. du B<sup>on</sup>. Déjà des hommes redescendent. Le rassemblement se fait à l'arrière individuellement. Aussi ceux qui reviennent filent bon pas. Les uns par le travers du bois, d'autres par les boyaux. Ils ont chaud. Nous faisons 6 voyages et ne sommes pas trop embêtés. Il paraît que cela à marcher assez bien sauf à gauche où il y a des disparus. Plusieurs officiers sont touchés. Les prisonniers arrivent par petits paquets. Nous en ramenons deux qui nous aident au travail. L'un d'eux parle français aussi bien que moi. Je cause avec lui pendant le trajet. Il a travaillé à Paris et habitait Enghien.

17 mars 1918 suite. Ils attendaient le choc depuis l'avant-veille, mais croyait que c'était pour ce soir. Le terrain a été bouleversé et aussi les abris. A 10 heures du matin nous avons fait notre travail. Les 2 bataillons sont repartis vers l'arrière. Nous avons pas mal de casse, et il y a partait-il des blessés restés dans les lignes allemandes ainsi que des morts.

Je rentre à 11 heures au gourbi. Le calme est revenu. Vers la fin de l'attaque un avion allemand est venu descendre une saucisse mais un chasseur est arrivé le forçant d'atterrir dans nos lignes. Leur aviation est active.

18 mars 1918. Rien de la nuit et à 6 heures du matin départ pour Rarécourt.

19 mars 1918. Départ en permission.

1<sup>er</sup> avril 1918. La permission est terminée à 4 heures du soir je repars. Je quitte ma femme, ma fille et aussi ma tante qui